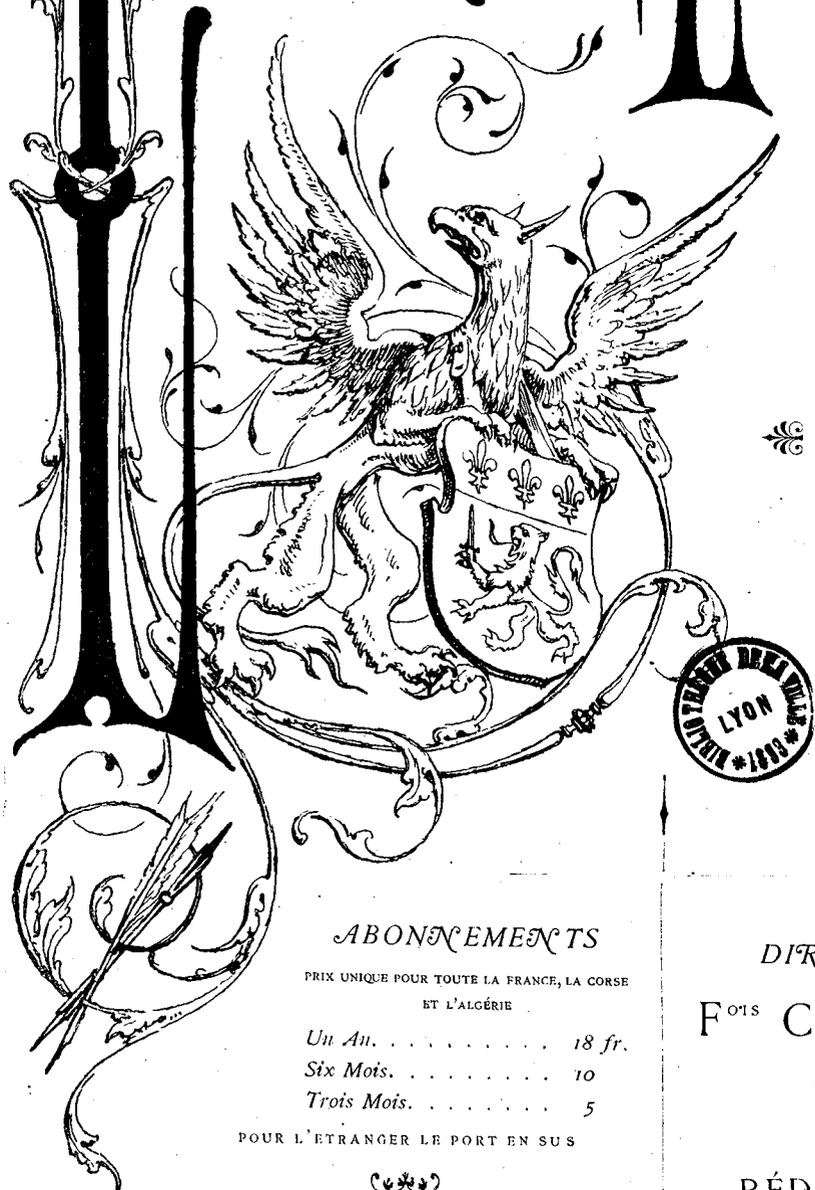


LE MONDE LITTÉRAIRE



« REVUE »

« HEBDOMADAIRE »

« DES * LETTRES »

III

« DES * ARTS »

ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE
ET L'ALGÉRIE

| | |
|---------------------|--------|
| Un An. | 18 fr. |
| Six Mois. | 10 |
| Trois Mois. | 5 |

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro : 30 cent.

VENTE EN GROS, CHEZ ÉVRARD, 48, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

DIRECTEUR

F^{OS} COLLET

ANNONCES

LA LIGNE. 1 fr.

LES ANNONCES
SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT A L'IMPRIMERIE
4, rue Gentil, Lyon

RÉDACTION & ADMINISTRATION

79, place des Jacobins

LYON

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

LIBRAIRIE, PAPETERIE, DESSIN, MUSIQUE

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale. Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON, rue de la République, 33. Librairie moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER, 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

H. PÉLAGAUD, rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Paroissiens, Reliures de luxe.

BRUN, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art de bibliothèques.

IMPRIMERIE. Collection de caractères elzéviens. ornés des XV^e, XVI^e, XVII^e siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. PIRAT AÏNE, rue Gentil, 4.

BOULU 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

MUSIQUE REY, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

AUX VIOLONISTES. Nouvelles cordes qui atteignent les hauts degrés de perfectionnement en journal et surtout en sonorité. Aux Bureaux du Journal illustré d'Annonces, rue Quatre-Chapeaux, 1.

PEINTURE, ESTAMPES, PHOTOGRAPHIE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES Exposition d'objets de curiosités et d'œuvres d'art. MERA, 15, rue de la République.

DUSSEY, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. VINCENT, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

COULEURS FINES pour peintures de la maison Lefranc de Paris. — Produits chimiques: GUYOT, 4, rue Saint-Dominique.

PHOTOGRAPHIE ANTOINE LUMIÈRE, 15, rue de la Bourse. — Procédé Vauder-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

PHOTOGRAPHIE ARMBRUSTER, 101, rue de l'Hôtel-de-Ville. Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises.

HORLOGERIE. INSTRUMENTS DE PRÉCISION

BAILLY, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

INSTRUMENTS DE PRÉCISION. F. BÉNÉVOLO, passage de l'Hôtel-Dieu, 33. Fournisseur des Facultés. Instruments de Physique. Mathématiques, et Optique. Appareils de Télégraphie électrique, etc.

J.-E. FASSE, opticien, successeur de GAIFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

BIJOUTERIE, ORFÈVRE, ARGENTERIE

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

C. VILLARD successeur de la Maison MONTALAND et ANDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

AMEUBLEMENT, GLACES, FAIENCES, CRISTAUX

AMEUBLEMENT. Meubles de Salon et de Salles à manger. Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — M. SICARD, place Bellecour, 22.

MEUBLES EN BOIS TOURNÉ THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'étranger.

ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENT. Rideaux brodés, Tapis, Tentures, Portières, Tapis de Table, etc., GABRIEL BEAUC, rue de l'Hôtel-de-Ville, 84.

FLACHAT, COCHET & C^{ie} quai de la Guillotière, 10-11 et rue Dunoir, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

FAIENCES D'ART. Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. DUSSEY, rue de la République, 32, Succursale avenue du Parc.

PORCELAINES anglaises, Services de table, Verrierie et Cristaux, Couleurs minérales. Leçons de peinture. Fours à cuire. F. DAME, rue de la République, 64.

BIOLET & GARDE, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

CONFÉCTIONS. CACHEMIRE, NOUVEAUTÉS

CACHEMIRE MAISON GRILLET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Den'elles.

A LA VILLE DE LYON, 23, rue de la République. Soieries et Lainages, Rideaux, Ameublements, Chânoiseries et Articles de Paris.

MAISON MOUTH, rue des Bouquetiers, près des Dames. Etoffes nouvelles pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

RUBANS, FLEURS, PARURES. Gravures, Dentelles, etc., etc. Nouveautés de Paris, MAISON GLEYRE, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Coils et cravates.

CHEMISES SANS BOUTONS ouvertes sur le côté, breveté s.g. d.g. — GAGNOL et CLERC. Au Tisserand, rue Saint-Pierre, 31. Maison à Paris, rue du Quatre-Septembre, 10.

CHAPELLERIE CHATAIGN, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et Enfants.

CAFÉS, RESTAURANTS, COMESTIBLES

CAFÉ NEUF, place Bellecour, 7. Salon de famille, Restaurant.

CASATI, rue de la République, 8. Café, Restaurant, taurant, Salons pour Noces, Repas et Réunions.

HOTEL COLLET & CONTINENTAL, 62, rue de la République. Chambres. Appartements, Salons de conversation, Table d'hôte.

GRAND HOTEL BELLECOUR, 20, place Bellecour. Etablissement de premier ordre pour dîners de noces et repas de corps.

COMESTIBLES. WATEBLED, rue de la Bourse. Poissons, Volailles, Primeurs, Conserve, Vins fins. Liqueurs. Service à la ville et à la campagne.

GLACES, SORBETS. Petits-Fours, Gâteaux et Bonbons, pour Desserts et Soirées. PERINI, rue de l'Hôtel-de-Ville, 17.

CHOCOLAT DE LA C^{ie} D'ORIENT. EMERY, rue Gentil, 5. Chocolets vanillés, Bonbons. Expéditions à l'étranger.

DIVERS

VIN DE QUINQUINA au vin d'Espagne de Joseph DIENAUX, rue de la Charité, 52. Envoi franco par 4 litres.

BAINS MÉDICINAUX. MAZET, rue du Plat, 8. Salle de Pulvérisation et Inhalations, Frictions, Massage, Bains thérapeutiques à domicile.

VERNEY-CARRON FRÈRES. Armes de Chasse, de Luxe, de Guerre, etc. 8, rue des Archers.

HORTICULTEUR. BROUSSE, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

ÉCLAIRAGE PAR LA SOLÉINE liquide, résineux, inflammable, Le grand succès du jour. A. PONCHON, 4, rue des Archers.

PIANOS. M^{me} MAROKY, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

VOITURES DE REMISE. CHAPUIS, 12, rue Saint-Landaud, Break, à la journée, au mois. Chevaux de luxe. Cochers éprouvés.

FLEURS NATURELLES. BAILEYNAUD, rue de l'Hôtel-de-Ville, 31. Plantes vertes de toutes espèces. Bouquets, Corbeilles montées, Fleurs de Noces, arrivages tous les jours. Couronnes funéraires.

ARTICLES DE VOYAGE VIOUJAS, 5, quai Saint-Antoine. Fournisseur du Club Alpin. Valises, sacs de voyage. Boîtes à Chapeaux en tous genre.

LES ANNONCES SONT REÇUES À L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS

SOMMAIRE

| | |
|---|-------------------------|
| CHRONIQUE..... | RICHARD CŒUR (DE LYON). |
| SONNET D'AUTOMNE, poésie..... | STELLO. |
| LYONNAISIANA..... | J. VAESSEN. |
| CAUSERIE PARISIENNE..... | V. D'ANTIN. |
| NOUVELLES A LA MAIN..... | GROS-RENÉ. |
| CHRONIQUE JUDICIAIRE RÉTROSPECTIVE..... | M. GRIPPEMINAUD. |
| LA MOABITE..... | ALPHONSE D'ASQ. |
| COURRIER THÉÂTRAL..... | VIDI. |
| ÉCHOS DE LA SEMAINE..... | SAINT-POTHIN. |
| CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS..... | BRITANNICUS. |
| CAUSERIE MUSICALE..... | OCTAVE D'HAULT-RÉMY. |
| REVUE DRAMATIQUE..... | PHILINTE. |
| CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES..... | ARGUS. |
| CAUSERIE ARTISTIQUE..... | Commandeur de' BRONZI. |



CHRONIQUE

Je ne voudrais pas chasser sur les terres de Philinte à propos de la première représentation des *Etrangleurs de Paris* au Théâtre-Bellecour; mais si la pièce dite drame et l'interprétation échappent à la chronique, la salle est de son ressort, et je m'en empare, dût Philinte en tressaillir de colère et en briser son lorgnon.

Nous entendons souvent parler du tout Paris qui assiste à ces sortes de solennités; nous pourrions dire que le tout Lyon s'était déplacé pour la circonstance. Nous nous imaginons facilement que le tout Paris se compose un peu de tous les tout qui font aussi la Pro-

vince; mais le tout Lyon, comment est-ce fait? Y a-t-il aussi des Bordelais, des Marseillais, des Lillois, des Nantais, des indigènes de Toulouse la Sainte? Hélas! non, le tout Paris contient autant et plus de Lyonnais que le tout Lyon; mais enfin il y avait tout de même des Lyonnais l'autre soir à Bellecour. Je ne veux pas citer tout ce qu'il y avait de représentants illustres dans tous les genres à cette solennelle première. Les colonnes du *Monde Lyonnais* n'y suffiraient pas. Et puis j'ai peur d'en oublier quelques-uns, la mémoire me faut facilement, et pour ne pas me faire plus d'une douzaine d'ennemis, je garde de Conrad...

Une observation timide pourtant. Je comprends que nos Lyonnais n'arborent pas le vêtement de cérémonie à toutes les premières. Il est gênant, après une journée de travail, de rentrer changer de costume, lorsqu'on a à peine le temps d'aller au théâtre pour l'ouverture. Mais nous, qui reprochons si volontiers aux Anglais le sans-gêne de leurs vêtements de voyage, lorsqu'ils prennent un fauteuil d'orchestre à l'Opéra, sommes-nous bien venus à leur adresser un reproche que nous méritons tous? Nos charmantes Lyonnaises devraient donner le ton et l'exemple, et si elles se mettaient en frais de toilette, il faudrait bien suivre... Le spectacle y gagnerait un certain air de fête, que les vestons trop fantaisistes de nos élégants ne sauraient lui donner, et le tout Lyon n'envierait plus rien au tout Paris.

Une autre première qui a fait quelque sensation dans notre ville, c'est l'ouverture de la salle des dépêches du *Lyon-Républicain*. La foule ne cesse de remplir cette coquette petite salle, où le public lyonnais peut se mettre au courant de tout ce que l'actualité

offre d'intéressant. Les portraits de toutes les célébrités de la semaine, depuis les généraux sur la sellette jusqu'aux héroïnes des derniers jours; quelques bonnes toiles de nos peintres en renom, les Vernay, les Arlin, les Roman, et d'autres; les photographies de nos artistes collaborateurs de la lumière, les dernières nouvelles, les télégrammes du jour, voilà de quoi charmer, instruire, intéresser notre public. A quand la salle des dépêches du *Monde Lyonnais*? Quand je dis salle des dépêches, je m'entends, je veux dire salle de réunion, car les télégrammes à sensation nè brilleront jamais que par leur absence dans notre petit palais, à moins pourtant qu'un artiste japonais ou chinois nè nous demande un renouvellement par cette voie rapide mais peu économique.

Comme événement bien marquant, pas d'autres que les adieux d'un ténor qui a eu sa petite salle, sa petite manifestation sur notre première scène. Il sera remplacé, me dit-on, par un ténor de *Merritt*.

Hélas! les ténors seuls ne partent pas. Le *Monde Lyonnais* perd un ami et un soutien. Le vaillant réformateur des mœurs lyonnaises a été appelé à d'autres fonctions. Fidèles adorateurs du soleil levant, nous nous sommes assuré de suite le concours du nouveau réformateur. On n'est pas lous d'or pour plaire à tout le monde. Nous ne savons si notre nouvel élu sera d'or, mais nous pouvons assurer qu'il sera *louis*, et qu'il l'aura fine pour écouter nos doléances.

On nous parle d'un nouveau règlement, qui aurait l'avantage de ne ressembler en rien à l'ancien. Ces demoiselles de brasserie, dont il faut modérer la familiarité, ne pourront plus s'asseoir à l'avenir que sur les genoux de leurs clients, et il leur sera interdit de boire dans un autre verre que celui des consommateurs. Que devient alors le vers si connu de notre cher poète :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Voilà où nous en venons, avec la manie de tout régler.

Je n'ai pas dit encore un mot de Sarah Bernhardt qui était devenue presque Lyonnaise pendant son dernier séjour chez nous. Nous l'avons applaudie, c'est

vrai, mais il paraît cependant qu'elle n'a d'autre talent que celui de la réclame. Ce sont les journalistes allemands de New-York qui ont trouvé cela sans effort. Ce qui a surtout offusqué ces braves Yankees berlinois, c'est la quantité prodigieuse de robes, de gants, de bas de soie, qui composent le trousseau de l'illustre comédienne. Il faut pourtant bien quelquefois changer de linge, sinon de pendules. La presse allemande de New-York tout entière recommande donc l'abstention la plus complète. Mais ces bons rédacteurs poméranais manquent de prestige et de lecteurs, et ils parlent dans le désert, car la curiosité l'emporte sur cet accès de chauvinisme à la tudesque. Le fond de tout ceci, c'est que Sarah a refusé de jouer sur une scène allemande, ni pour or ni pour argent. *Inde ira*.

Nous sommes allés à Vaise cette semaine, par les mouches, par le tramway rive gauche et par le tramway rive droite. On trouve encore beaucoup d'autres moyens de locomotion pour aller dans ce quartier de Lyon privilégié. Si vous désiriez aller à Villeurbanne par exemple, ce serait bien différent. Pas la plus petite ligne de tramways, pas même un télégraphe dans un des chefs-lieux de canton les plus peuplés de France. On ne prête qu'aux riches, c'est, pardieu, bien entendu. C'est tout de même une manière intelligente d'avoir compris l'exploitation actuelle. C'est au point que les deux lignes se gênent mutuellement; on ne peut plus faire corner sur la rive droite sans que la rive gauche ne prenne l'avertissement pour elle, et *vice versa*. Cela apprendra aux quartiers déshérités! Aussi, désespérant de dérailler avec un ensemble satisfaisant, les administrateurs ont demandé l'autorisation au préfet de faire siffler sur la rive gauche. Et le premier magistrat du département la leur a spirituellement accordée.

RICHARD CŒUR (de Lyon).



SONNET D'AUTOMNE

L'automne est la saison mystique
Où tout dort d'un sommeil heureux:
L'aube pâle descend des cieux
Sur la plaine mélancolique.

*Les champs n'ont plus l'hymne rustique
Des grands travaux harmonieux,
Le vent passe silencieux
Dans le vieux chêne prophétique.*

*Alors la nature éternelle
A tout ce qui vécut par elle
Apporte le calme et la paix :*

*L'âme humaine est-elle oubliée
Et toujours, au passé liée,
Ne doit-elle dormir jamais ?*

STELLO.

LYONNAISIANA

On sait, en général, que, sous l'ancien régime, les curés étaient chargés du service que nous appelons aujourd'hui état civil. Ce qu'on sait moins, c'est qu'ils ne se bornaient pas toujours à faire figurer simplement dans leurs registres la mention des baptêmes, mariages ou sépultures qui avaient eu lieu dans leurs paroisses. Certains curés y relataient également, à l'occasion, les événements importants dont ils étaient les témoins, les uns appartenant à l'histoire générale, et qui, à ce titre, sont généralement connus d'autre part, les autres à l'histoire locale, et qui auraient souvent été perdus pour nous sans la précaution de ces modestes ecclésiastiques. L'un d'eux, l'abbé Millez, curé de Notre-Dame de la Platière, vers le milieu du XVII^e siècle, est particulièrement prodigue de ces petites notices. Ainsi, dans un seul des registres de sa paroisse, comprenant les années 1643-1645, un employé, M. Collin, chargé de l'inventaire des archives de l'état civil ancien, a trouvé les indications suivantes : Pose d'une croix sur le clocher de la Platière, le 6 avril 1615 (f^o 919^{vo}), — le curé ne se contente pas, comme on le voit, de consigner les faits contemporains, il remonte dans le passé —; incendie près de la boucherie des Terreaux, le 28 juin 1645 (f^o 148^{vo}); feu de joie pour la prise de Gravelines, le 14 août 1644 (f^o 105^{vo}); départ pour Rome de l'archevêque de Lyon, Alphonse-Louis Duplessis de Richelieu, « cardinal du titre de la très sainte Trinité au mont Pissin, âgé de soixante

et sept années ou environ » ; le 7 mars 1644 (f^o 80^{vo}), proclamation, dans l'hôtel de ville, de M. Dupuis, « parrochien », comme lieutenant de noble Claude Combet, capitaine du quartier de la Pêcherie, le 21 juillet 1644 (f^o 100^{vo}); arrestation à Lyon et emprisonnement à Pierre-Scise du maréchal de la Motte, vice-roy de la Cathalougne, général de l'armée française pour le service de Sa Majesté dans ledit pays de la Motte, le 28 décembre 1644; le curé émet à ce sujet le vœu charitable que « le bon Dieu fasse la grâce au maréchal de faire paroître son innocence et de recevoir la récompense de ses faits » (f^o 131^{vo}). De toutes ces notices nous ne publierons que celle relative à la pose de la première pierre de notre bel hôtel de ville, encore aujourd'hui l'un des plus beaux monuments de Lyon. La notice que lui consacre le curé Millez, quoique très courte, a l'avantage de nous faire connaître certains faits passés sous silence dans la relation du même événement insérée dans nos registres consulaires, et publiée d'après eux dans la *Monographie de l'hôtel de ville* par M. Desjardins, notamment la présence du cardinal-archevêque Alphonse de Richelieu à la cérémonie.

Voici le texte de cet intéressant document :

Au nom de Dieu : *Amen.*

Du pontificat de nostre Saint Père le Pape Innocent dixième : du siège archiépiscopal de ceste ville et dioceye de Lyon de Messire Alphonse Louys Duplécis de Richelieu, cardinal de la sainte Eglise du titre de la très sainte Trinité au Mont Picin, Archevesque et Comte de Lyon : et du Reygne de Louys quatorzième, Roy de France et de Navarre : La pierre fondamentale de la maison de ville appellée le Consulat a esté mise et apposée sur la place des Terreaux : dans la place où aultrefois estoit bâtie la maison des Templiers : laquelle place appartient à messieurs de la Ville :

La ditte première pierre ayant esté bénénite (*sic*) à la manière accoutumée, par les officiers de son Éminence : Illect assistant monsieur l'abbé d'Esnay, lieutenant pour le Roi dans le dit Gouvernement, Messieurs les prévostz des marchandz et Messieurs les échevins, Messieurs du présidial, et généralement toutes les Compagnies qui composent le corps de la ditte Ville de Lyon.

Le tout pour la plus grande gloire de Dieu et service de sa Majesté : le tout faict le cinquième de septembre mil six cent quarante-six.

MILLEZ, curé.

Paroisse de Notre-Dame de la Platière, reg. no 297 fo 76 vo. Actes de baptême 1645-1647.

Ce document n'est probablement pas la dernière surprise que nous réservent les registres de l'état civil.

J. VAESSEN.



CAUSERIE PARISIENNE

Paris, 25 novembre 1880.

Savez-vous ce qui a passionné le Parisien pendant trois semaines ? Molière, s'il vous plaît, Molière plus jeune, plus vivant, plus empoignant que jamais. Oui, Molière fait recette trois fois par semaine, comme nosseigneurs Dumas et Augier. *Les femmes savantes* sont acclamées mieux que ne le seront jamais *Les femmes qui tuent*, et M. Poirier lui-même incline sa redingote devant le justaucorps de M. Jourdain. En outre, la conférence s'empare du *Misanthrope*. Des scalpels pénétrants dissèquent ce type immortel, en tirent mainte leçon à l'adresse d'un auditoire qui ne bâille pas. Alceste représente-t-il un symbole ? Avons-nous au bout de notre lorgnette un personnage comique ou ridicule ? question non palpitante, j'en conviens, aux alentours de la Croix-Paquet, captivante à la porte du Grand-Hôtel. Rustre ! s'écrie Coquelin, un Philinte qui ne déteste ni les hommes ni les perdreaux présidentiels. — Rugueux, mais honnête ! rétorque Lapommeraye, un Acaste chevelu qui dit son fait à Célimène.

Moi, j'avoue mon faible pour ce siffleur de sonnets ridicules. A mes yeux, il n'est pas bien sûr que le maître ait voulu égayer la canaille à ses dépens. M'est avis que le monde se porterait mieux s'il tenait compte de quelques-unes de ses bourrades. Oui, je le sais, Philinte est plus abordable, Philinte part, arrive, que le but soit les honneurs ou l'argent, une sous-préfecture ou un parti. Celui-ci est gentil, mais l'autre est sincère. On sourit au premier, mais on salue le second, après un coup de boutoir.

Et toujours l'émancipation de la femme ! Deux plaidoyers masculins ayant tonné, voici qu'une lutteuse entre en lice pour défendre le sexe auquel vous devez votre portière. M^{lle} Marie Dumas a lu Aristophane ; avec elle il serait doux de murmurer :

Ah ! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse.

M^{lle} Dumas a-t-elle compris la pensée du grand railleur ? Cela est autre chose. L'aristocrate, le conserva-

teur, revivant de nos jours, s'étonnerait, je crois, qu'on étayât de son œuvre une théorie d'insubordination dont son bon sens exquis eût fait prompt justice. La femme opprimée est une de ces bourdes que certains philosophes exploitent chez Calman Lévy. Le badaud paye : cela suffit ; mais devant des esprits sains, le problème ne se pose même pas. Lorsque l'Europe aura la femme-homme, la femme comme en Amérique, je me marierai en Océanie.



Un souvenir, en passant, au regretté Offenbach, dont *Belle Lurette* fut le chant du cygne original. Celui-là se souciait peu de réformer la société : il l'amusait, chose pratique cent fois et méritoire. Qui sait si le maestro des *vingt ans de corruption* n'en a pas été le satirique ? En ce temps-là, chacun se ruait au plaisir comme à la plus voluptueuse des servitudes. Cependant une marotte s'abattait sur le diadème de papa *Piter*, la grande duchesse s'éprenait d'un *troubade* comme une simple Nounou. Je n'ai pas eu encore l'honneur d'être présenté à M^{lle} Louise Michel, et je doute qu'elle offre à ses intimes la soirée que M^{lle} Hading offre à ses admirateurs... Petite voix, grand talent : une artiste, une femme qui n'est opprimée ni par le public ni par M. Koning.



Causerons-nous littérature ? Je vous dirai que *la Moabite* est un succès de librairie. Œuvre discutable, qui renferme de beaux vers à côté d'une prose rimée. Du Ponsard biblique : du théâtre, non. Trop de thèse, trop de doctrine, pas assez d'émotion vécue. En accueillant cette œuvre dans son salon, M^{me} E. Adam a donné un bel exemple de tolérance. A une époque où chacun déjeune volontiers du nez de son voisin, c'est plus que de l'adresse, c'est un manque de respect humain absolument imitable et louable.



Dirons-nous un mot de *la Vieille Garde*, roman signé Vast-Ricouard ? Cette vieille garde, vous la connaissez, Lyonnais en rupture de Casati, alors que, loin des inquisitions et des contrôles, vous égarez vos pas, peut-être bien votre vertu, dans le promenoir des Folies-Bergère. Interrogez cette dame à la mise sombre, aux sourcils peints, à la patte d'oie enfarinée. Elle vous racontera comme quoi elle a *évu* des malheurs, depuis une chute dont Pontoise ou Sainte-Foylès-Lyon fut le témoin peu attendri, en 1840. Il paraît que cette pauvre d'amour, cette matrone peu remarquable à laquelle vous jetteriez deux sous, dote son fils au chiffre de 600,000 fr., pour lui permettre d'entrer dans une famille honorable. La donzelle convie ses amis à un souper de trois cents convertis, dans un hôtel qui n'est pas en Espagne.

Vous avez le ton d'un livre qui s'intitule réaliste, et dont le réel est banni avec rigueur. Trois histoires dont une seulement aboutit, des intérieurs cythéréens, un niais blasonné qu'annihile une sirène à cheveux gris, un marquis parlant à sa bru, le lendemain d'une noce, comme un cocher de tramway ne parle pas à une porteuse de pain... et voilà !

Si c'est de la pornographie, avouez que, peu séduisante pour l'homme, elle est terrible pour le lecteur.

V. D'ANTIN.

NOUVELLES A LA MAIN

Azor entre dans la cuisine de son maître; apercevant une côtelette, il s'en empare aussitôt et s'enfuit dans le parc, afin d'y trouver un réduit convenable où l'on puisse à l'aise déguster un pareil mets.

Il trotte, cherche, tout en se retournant maintes fois avec inquiétude.

Il passe soudain auprès de l'étang, et quelle n'est pas sa surprise en voyant dans l'eau un autre chien qui tient également dans sa gueule une côtelette. Mais chien et côtelette sont plus gros.

Azor pense : Si je le rossais pour avoir sa côtelette?... mais il est plus fort que moi. Allons d'abord en un coin manger celle-ci; cela me donnera des forces.

Sitôt pensé, sitôt exécuté. Azor va se cacher derrière un buisson; puis, la côtelette dévorée, il revient au bord de l'étang.

Surprise ! L'autre chien n'a plus sa côtelette...

— Allons, bon ! se dit Azor en s'en retournant la queue basse, il a eu la même idée que moi.

GROS-RÉNE.

CHRONIQUE JUDICIAIRE RÉTROSPECTIVE

le procureur de la République achevait d'une voix lugubre son terrible réquisitoire, et la main étendue vers les accusés, il appelait sur leurs crimes le dernier châtement. Et comme si une tempête de justice eût soufflé sur leurs fronts, les accusés baissaient la tête dans une morne stupeur. Un frisson d'effroi fit frémir la foule anxieuse et muette : tous attendaient dans une immense appréhension, quand M. le Président, grave et calme, se tourna vers le défenseur et lui dit : Maître Lachaud, vous avez la parole.

M^e Lachaud se leva et... Mais à propos, je devrais, ce me semble, vous dire où nous sommes, et de quoi il s'agit.

Il y a plus d'un mois déjà, j'appris par un journal du matin que l'interminable instruction du procès de Balan était quand même terminée, et que les prétendus assassins allaient être déférés aux prochaines assises de Bourg. On chuchotait déjà le nom de l'homme illustre qui devait présenter

leur défense. A coup sûr, c'était là une magnifique occasion de prendre, à travers la plaine monotone et les étangs, cette route pittoresque que nous devons à la Compagnie des Dombes, et de rajeunir une vieille connaissance avec la capitale trop délaissée de la Bresse. Vous savez bien que cette bonne petite ville a, tout comme une autre, ses grands hommes et ses grands souvenirs, sans parler de ses chemins de fer, de son marché aux grains et de ses poulardes exquis dont la renommée a presque franchi les mers. L'esprit et le corps peuvent facilement s'accommoder d'un séjour de quarante-huit heures au moins dans la modeste patrie de Joubert et de Lalande, de Bichat et d'Edgar Quinet.

Voyez combien ces noms éveillant un passé non sans gloire évoquent déjà devant nous des renommées les plus diverses et les plus grandes.

Et Bourg ne tire pas seulement vanité de ses enfants d'élite, elle montre encore à l'étranger ses monuments. Il y a, par exemple, tout au bout d'une longue route poussiéreuse, ce bijou, cette merveille qu'on appelle l'église de Brou, et que l'auteur d'*Abasverus*, dans un jour de nostalgie profonde a chantée d'une voix pleine de sentiment et de mélancolie.

On dit que l'hôtel de la préfecture attire aussi l'admiration de quelques-uns...

J'ai donc bravement pris le train de Bourg pour m'intéresser de près aux débats d'une cause désormais célèbre. J'ai envahi avec peine le palais ou le temple de la justice, bâtiment bien simple, bourgeois à peine, et qui n'a pas tant de prétentions; je me suis plié aux plus sévères exigences de la consigne imposée aux huit urbains de Bourg; je n'ai eu, d'ordinaire, qu'à me louer de leur prévenance un peu farouche, et j'ai pu, perdu parmi le public le plus mélangé, suivre les émouvantes péripéties de cette lutte suprême.

Vous dirai-je que les femmes venaient en grand nombre aux audiences? Je n'ai cependant pas vu, parmi elles, une tête curieuse ou ravissante, et il m'a été permis de réserver toute mon attention, tous mes yeux, toutes mes oreilles, à la parole, aux gestes, à l'attitude du redoutable défenseur.

Les accusés — innocents, puisqu'un verdict implacable les a reconnus tels depuis — n'avaient rien à cette heure qui les recommandât à la généreuse pitié de l'opinion. Ce n'était plus là un de ces procès où d'ardentes sympathies s'attachent à l'accusé et jettent sur sa tête je ne sais quel reflet d'étrange poésie; une de ces affaires mystérieuses où la grâce d'une M^{me} Lafarge soulevait parfois autour d'elle tant de dévouements et même tant de passions, ô Maître Lachaud, vous le savez !

L'intérêt, qui n'était pas dû aux personnes, naissait des circonstances particulièrement odieuses relevées et retenues

par l'accusation, de ce complot domestique, de ce pacte de famille, suivant l'expression du procureur, conclu par une fille contre sa mère, avec son fils et son mari pour complices ! L'intérêt naissait surtout de la présence au banc de la défense de l'avocat éminent qui allait disputer à l'échafaud des têtes qui lui semblaient pourtant promises.

Je ne connaissais M^e Lachaud que de réputation, et l'occasion m'était enfin fournie de le rencontrer dans une affaire capitale. Aussi avec quelle attention l'ai-je examiné !

M^e Lachaud n'est pas un vieillard, et il porte gaillardement son âge ; il a gardé dans ses manières et dans ses paroles tous les mouvements, toute la vivacité d'une jeunesse pétulante. La physionomie est pleine de malice et de bonhomie, et ses petits yeux bleu clair ne dissimulent pas toujours cette double expression. Le crâne est puissant et dégarni. On peut découvrir sous la mobilité des traits ce petit fond inaltérable d'indifférence et de scepticisme que M^e Lachaud doit à une longue expérience des hommes et des choses, et à la pratique des affaires criminelles.

Je m'étais fait de l'orateur et de son éloquence une idée singulière que je dus abandonner, ou modifier tout au moins, puisque je lui discernais un organe mélodieusement sonore et une éloquence constamment grave ou passionnée.

La voix est distincte, claire, mais un peu criarde ; la parole est souvent simple et familière. Je ne parle que du Lachaud que j'ai vu à Bourg répondant à M. le Procureur de la République de Bourg, et s'adressant à douze honnêtes jurés de l'Ain. Il est possible, il est certain même que cet artiste de premier ordre transforme son jeu, sa physionomie, sa parole, suivant le lieu, la cause et le jury.

J'ai des raisons particulières de croire que ce vieil habitué des Chambres criminelles est un physionomiste peu ordinaire. Il a exploré tant de faces coupables, sondé tant de consciences, analysé tant de témoins ! Il observe donc beaucoup, et d'une façon d'autant plus dangereuse qu'il n'a pas l'air d'observer, et ce n'est pas être téméraire que de dire de cet homme que, dans le cours d'un procès, il plaide non seulement par ses discours, mais encore par son attitude et par son silence.

Pas d'homme qui semble plus à son aise, et qui le soit d'ailleurs ; pas d'avocat qui s'oublie moins et se surveille davantage. C'est ainsi que, dans la salle du conseil, quand un savant expert déroulait ses doctes théories et ses déductions minutieuses, M^e Lachaud, appuyé à la cheminée et causant avec des magistrats ou des confrères, semblait étranger à cette conférence scientifique — ou n'y intervenait que pour préciser, sans insistance, un point important pour la thèse future du défenseur. Mais il se gardait bien de s'exposer témérairement et d'exposer en

même temps les accusés aux résultats incertains d'une question présomptueuse ou imprudente.

Dans ce procès de Balan, Lachaud se montra d'une souplesse prestigieuse dont je fus pour mon compte autant étourdi qu'ébloui. La parole, merveilleusement facile, servie par des souvenirs nombreux et une mémoire imperturbable, prenait d'assaut tous les arguments de l'accusation : parole légère, preste, impertinente, n'allais-je pas écrire insolente ? Elle courait, comme un enfant perdu, à travers les judicieuses et pesantes amplifications du réquisitoire. Elle combattait à la façon d'un paladin ou d'un zouave héroïque qui se précipite, alerte, agressif, à travers les bataillons des ennemis et franchit d'un bond leurs rangs majestueux et stupéfaits, ces rangs qu'il a harcelés sans cesse, qu'il a entamés à peine et qu'il n'a pourtant pas détruits. Et c'est ainsi que ces magnifiques triomphes ne répondent pas toujours à une désastreuse défaite du vaincu !

Maitre Lachaud a cet entrain, cette verve, ce diable au corps, et pour se donner du cœur et en donner aux autres, il chante victoire alors que l'issue est encore incertaine et les chances douteuses !

Ah ! l'audacieuse tactique ! et que voulez-vous reprocher à cette parole brusque qui a pourtant l'air si bon enfant ? Braves jurés de l'Ain, je vous prends à témoins, vous qui avez si bien compris l'habileté de cette parole souveraine et lui avez ménagé le grand succès définitif : le défenseur ne s'était-il pas mis à la portée de tous, et son exposition lucide n'a-t-elle pas pour tous dégagé le procès de toutes les incertitudes et de toutes les ambiguïtés où il paraissait enfoui jusque-là ? cette affaire si complexe ne vous a-t-elle pas paru immédiatement toute simple ? et n'a-t-il pas, comme un magicien de féerie, dissipé toutes les illusions et remis chaque chose et chaque homme à sa place ? Ne vous a-t-il pas parlé ce langage familier qui séduit l'intelligence et pénètre la conscience si profondément, et ne savait-il pas dire : Eh ben, au lieu de Eh bien, comme un vrai paysan et avec une aisance incroyable ? Un peu plus, il aurait plaidé en patois, et n'aurait pas été moins éloquent pour cela, je parie.

Jusqu'à la péroration, M^e Lachaud s'en est tenu à la causerie vive relevée parfois et soudain par une apostrophe aussi véhémement que brève. La pensée chez lui ne se développe pas en une série de mots, comme chez les imaginations pauvres, mais en une série d'idées, habilement groupées et soutenues. Le procureur, qui n'a pas manqué de talent, tant s'en faut, semblait combattre avec une halberde puissante, mais lourde, frappant juste souvent, frappant droit toujours ; Lachaud, au contraire, semblait non pas se défendre, mais attaquer avec une fine lance de

Tolède, souple et légère, à coups multipliés et perfides, à gauche, à droite, en haut, en bas, devant, derrière, épuisant son adversaire moins par la sûreté des coups que par leur nombre et leur folle audace.

Cependant, vers la fin, par une manœuvre savante, il quitta le ton facile de la discussion, pour s'élever, dans une improvisation magnifique, aux plus hautes considérations morales sur les erreurs judiciaires. La voix prit une expression que je n'aurais pas soupçonnée ; le geste devint ample et superbe ; et il fit un moment planer sur les consciences le spectre des remords qu'évoquent les condamnations sans preuves. Une vague terreur s'emparait de fous sous sa parole solennelle, et quand le président déclara les débats terminés, l'impression durait toujours.

Les jurés acquittèrent.

Ah ! Mesdames, avouez-le, vous avez été un peu déçues. Cruelles ! qui, dans le fond de vos âmes attendries, auriez voulu frémir de ce frisson froid que cause une condamnation à mort tombant des lèvres du juge, à la façon du couperet glacé sur le cou de l'homme qu'on guillotine ! Ces pauvres belles ne l'ont pas dit tout haut, mais elles vous en veulent toujours un peu de votre succès, ô mon illustre maître ! Quant à moi, votre habileté me rend stupide, et je vous admire autant que je peux !

Me GRIPPEMINAUD.

LA MOABITE



u milieu des farandoles légendaires dont la jeunesse mérovingienne de 1830 entourait le buste de Racine, ou mieux encore, en pleine bataille d'*Hernani*, si un prophète se fût levé et eût révélé aux enthousiastes du romantisme quelle serait la fortune de cette révolution littéraire, il aurait eu, en pommes cuites, de quoi souper pendant un mois. Un demi-siècle s'est écoulé : le drame bourgeois est bien mort, le drame historique est moribond, et les deux grands succès de ces dernières années s'appellent la *Fille de Roland* et la *Moabite*.

Il est vrai que M. Déroulède a donné le titre de drame aux cinq actes dont M. Perrin n'a pas voulu. Mais cette concession aux idées vulgaires ne peut égarer une critique sérieuse. L'œuvre de M. Déroulède est bien une tragédie, et c'est à la gloire de l'auteur que nous écrivons cette phrase.

Qu'est-ce donc qu'une tragédie ? définition épineuse.

Telle que la comprenait le XVII^e siècle, c'est une œuvre essentiellement psychologique : c'est le cœur d'un homme dévoilé dans ses intimes secrets, au moment où une circonstance importante vient allumer sa passion et la choquer contre sa conscience ; c'est une crise émouvante et suprême, où l'âme se dédouble, et montre au spectateur ravi la lutte éternelle du bien et du mal, le combat de ces deux forces rivales qui se partagent l'homme en le déchirant. La tragédie n'est pas dans ces *unités* dont on faisait grand bruit. Elle n'est pas enfermée dans ce qu'on appelait les principes d'Aristote par une antiphrase malheureuse, Aristote étant bien de tous les philosophes le plus dédaigneux des principes. Quand le romantisme est venu briser ce vieux moule, déformé par le temps où Laharpe prétendait couler tous les chefs-d'œuvre de l'art dramatique passé et futur, son entreprise était louable, prévue, nécessaire ; mais quand il a prétendu remplacer les règles éternelles qui ont courbé le front des Sophocle, des Racine, des Corneille, par une esthétique toute neuve, ce jour-là, il se préparait à lui-même un dilemme dont chaque jour le temps accroît la force : reconnaître que sa tentative n'était qu'une aventure, ou adopter pour filles des conceptions élégantes et chevaleresques de 1830 les ébauches grossières du naturalisme contemporain.

Il y aurait cependant ingratitude à ne pas remercier l'école dont M. Hugo fut le chef, de ses bienfaits et de ses résultats. La violente secousse qu'elle a donnée à la littérature s'est peu à peu calmée : les orages qu'elle soulevait sont apaisés. Et après ces luttes acharnées est apparue cette génération nouvelle qui doit au romantisme ce que nous appellerons les libertés nécessaires de la littérature, et emprunte aux génies du grand siècle leur méthode psychologique, leur analyse expérimentale des mouvements du cœur.

Certes, dans la *Moabite*, la scène change de lieu ; Zabulon vient mêler au langage élevé des passions hautaines le rire narquois d'un bonhomme las de sa femme ; mais que peuvent ajouter ces menus détails aux conceptions dramatiques du poète ? Ne sent-on pas, dans sa pièce, bouillonner les ardeurs mauvaises à côté des pensées les plus sereines, des

sentiments les plus purs? Ne suit-on pas dans le cœur de Misaël les progrès du mauvais esprit? Ne voit-on pas, une à une, s'effeuiller ses vertus, et, dans le choc meurtrier des sentiments les plus honteux, l'amour des sens lui-même céder la place au délire d'une ambition féroce? La leçon donnée ressort avec d'autant plus d'évidence qu'on peut rigoureusement analyser le *decrecendo* de la moralité. Nous retrouvons bien la théorie dramatique du grand siècle, et les mêmes observations peuvent s'appliquer aux autres personnages. Lentement Hélias le factieux redevient sage et modéré, et montre qu'un esprit généreux sait s'arrêter à temps sur le chemin des utopies. En Respha, la mère lutte contre l'épouse, et la gravité majestueuse de Samgar tempère la sévérité du grand prêtre par les élans contenus de l'amour paternel.

Mais ce qui frappe le plus, dans cette œuvre de premier ordre, c'est le contraste, tracé de main de maître, entre les religions rivales dont la Moabite et Samgar sont les admirables symboles. Le rôle de Kosby était délicat. Il fallait y mêler les éléments d'un sensualisme raffiné. L'auteur y a merveilleusement réussi. Tour à tour fière et voluptueuse, païenne et caressante, soumise comme une esclave de l'Orient ou énergique comme une fille sauvage du désert, son amour et sa colère s'exhalent en accents incomparables :

..... Je suis une barbare
Qu'affolle le plaisir, que la douleur égare,
Incapable de feinte et capable de tout
Pour t'avoir là, toujours, et tes bras à mon cou!

Mais si nous avons une préférence, le personnage de Samgar la mériterait. M. Déroulède a montré qu'il fallait peu de vers et peu d'action pour dessiner un rôle saisissant, brillant, d'une force surnaturelle, dominant le peuple à la dure cervelle de toute la hauteur du dogme. C'est cependant un homme que Samgar, et les tendresses émues du père vibrent douloureusement quand il entraîne son malheureux fils vers le sanctuaire mystérieux où la mort et sans doute le pardon l'attendent :

Mais le devoir échappe à ma raison confuse :
Ce n'est pas moi, Seigneur, c'est ma chair qui refuse !
Il est des dévouements au-dessus de l'effort,
Je ne conduirai pas cet homme à cette mort....

Mais Dieu vaincra dans cette âme un moment troublée, et quand il reparaît sur le seuil du Saint des saints, seul, après le râle désespéré de Misaël, même à la froide lecture de la pièce, on se sent emporté par un tel souffle de grandeur et de dévouement, que le livre s'échappe de vos mains et les larmes de vos yeux. Il semble à travers les siècles entendre un écho de cette voix immortelle qui faisait parler Joad, et parfois, disons-le, la voix elle-même!

Notre critique n'aura-t-elle que des éloges? S'arrêtera-t-elle sur les accents lyriques de Miriam, pour en signaler la fraîcheur, on relèvera-t-elle, entre tant d'autres, des vers cornéliens.

La liberté durable est lente à mériter....
Laissez un prêtre à Dieu, pour qu'un Dieu reste à l'homme....
Les lois pour qui l'on meurt revivent tout entières :
L'humanité se lève en les reconnaissant.
Le bien reste éternel, le crime est un passant.

Faut-il reprocher à M. Déroulède un défaut, déjà relevé, la faiblesse de ses rimes? ou la longueur de certaines scènes? ou la trivialité de quelques expressions? Ce sont là des misères, des minuties. L'essentiel, c'est que l'auteur ait fait une œuvre saine, impartiale, honnête, toute d'un labeur délicat, pleine d'observations profondes, et se perdant plus d'une fois dans la région sereine de l'idéal, que les naturalistes méprisent, comme le renard les raisins de la fable.

ALPHONSE D'ASQ.

COURRIER THÉÂTRAL

Paris, 25 novembre 1880.

Michel Strogoff. — Un père prodigue. — Représentation d'Offenbach.

« Ce n'est pas une pièce à grand spectacle, c'est une pièce à immense spectacle », disait un de nos confrères parisiens, en sortant à deux heures du matin de la représentation de *Michel Strogoff*. Le fait est que cette pièce dépasse tout ce qu'il est possible d'imaginer.

Le sujet est tiré du roman de Jules Verne : c'est M. Dennery qui a fait l'adaptation, comme il avait fait déjà pour le *Tour du Monde en quatre-vingts jours* et les *Enfants du Capitaine Grant*. Il a su éviter l'écueil ordinaire de ce genre de travail : le drame est intelligible d'un bout à l'autre, même pour qui n'a pas lu le roman.

Michel Strogoff est joué supérieurement par Marais que sa belle création de Vladimir Danicheff désignait pour ce rôle. Marie Laurent tient le rôle de Marfa.

Signalons la mise en scène et les décors qui sont signés Nezel, Lavastre, Carpezat, Rubé, Chaperon, Chéret, et surtout le magnifique panorama à transformation de M. Robecchi.



Le *Vaudeville* a repris *Un père prodigue* d'Alexandre Dumas fils; nous n'avions pas vu les premières représentations, la pièce datant de 1863 et n'ayant pas été jouée depuis. Cette reprise avait donc pour nous tout l'attrait d'une nouveauté.

De la première interprétation il ne restait que Dupuis et Dieudonné. Dupuis a échangé son ancien rôle du fils contre celui du père, où il est parfait. Dieudonné a repris le rôle qu'il avait créé, et il y a mis tant de jeunesse qu'il semble n'avoir pas plus vieilli que l'œuvre.

Le rôle du fils est tenu par Berton, et celui d'Albertine, par M^{me} Pierson, pleine de naturel dans ce rôle difficile.

Un souvenir en passant à une jeune Lyonnaise, M^{lle} Wégler, qui n'a que quelques mots à dire au lever du rideau.



« Larmes et rire », telle pourrait être l'épigraphe de la journée de jeudi dernier. Le matin, nous assistions au service funèbre de ce pauvre Xavier Aubryet, et l'après-midi, le *Figaro* nous réunissait aux Variétés autour du buste d'Offenbach, pour applaudir une fois encore, mais non pas la dernière, l'admirable talent du maître qui n'est plus.

C'est un véritable événement que cette matinée unique en son genre, où le *Violoneux* a été joué et chanté par M^{me} Granier et MM. Maurel et Capoul de telle façon qu'un des amis du maestro défunt disait en sortant : « Je croyais connaître le Violoneux, puisque je l'ai entendu plus de cinquante fois à sa création : je ne le connais que d'aujourd'hui. » Ne citons aucun nom, nous pourrions en oublier. Mais applaudissons des deux mains à l'heureuse idée du *Figaro*, et félicitons le sculpteur Franceschi du buste si vivant de l'auteur des *Contes d'Hoffmann*.
VIDI.



ECHOS DE LA SEMAINE

Un journal de Paris vient de publier la curieuse statistique des dames qui ont obtenu, dans ces dernières années, les grades universitaires dont le sexe fort semblait jusqu'ici s'être réservé l'apanage.

On compte cinq doctoresses en médecine, deux licenciées ès sciences, deux licenciées ès lettres, neuf bachelères ès sciences et dix-huit bachelères ès lettres.

Parmi celles-ci, trois Lyonnaises : M^{lle} C. Sibert (1866), M^{lle} Pugnault (1872) et M^{lle} Nicole Yemeniz, petite-fille du célèbre bibliophile lyonnais (1877).



Les jeudis et vendredis 2 et 3 décembre prochains, aura lieu, dans les salons du grand hôtel Collet, une vente de charité au profit de la Société protectrice de l'enfance.



On parle de la prochaine installation de la Faculté de droit dans le local actuel de la Faculté des sciences, au palais Saint-Pierre. Les services de la Faculté des sciences seraient transportés dans les bâtiments de la nouvelle Faculté de médecine.



Ce soir, au Grand-Théâtre, représentation de *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, par M^{lle} Agar de la Comédie française et sa troupe composée d'artistes de Paris. Deuxième et dernière représentation en matinée, demain dimanche, à 1 heure et demie.



Mercredi 17, à 2 heures, les Facultés catholiques de Lyon ont tenu leur séance solennelle de rentrée dans les salons de l'archevêché sous la présidence de Son Éminence Mgr le Cardinal Caverot, archevêque de Lyon et de Vienne, et des évêques de la région. La messe du Saint-Esprit avait été célébrée par Son Éminence le matin à 8 heures, dans l'église primatiale de Saint-Jean.



Le même jour, la ville de Montpellier a fait l'inauguration de sa nouvelle Faculté de droit. Le nombre des étudiants inscrits s'élève déjà à plus de deux cents.



Le concert de l'Institution des Chartreux, que nous avons annoncé dans notre précédent numéro, a eu lieu dimanche dernier sous la présidence de Mgr Thibaudier, évêque de Soissons, ancien directeur de l'établissement, devant un public nombreux et élégant que la neige n'avait pu retenir. Nous avons surtout remarqué la parfaite exécution par MM. Etterlen, Ten-Have, Bay et Merlen, du Quatuor en *fa* mineur de Mendelssohn, pour piano, violon, alto et violoncelle. M. Nerval a dit avec beaucoup d'esprit *Carcassonne* et *L'Amable voleur* de Nadaud. M. Séguin a été très applaudi aussi dans le *Vallon* de Gounod.



Nous empruntons au rapport de M. Edmond Le Blant, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le passage suivant qui intéresse le *Monde Lyonnais* :

« Nous avons accordé la sixième mention à M. Vaesen, auteur de l'ouvrage intitulé : *la Juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime* (1). C'est l'histoire de la juridiction comme sous le nom de « Conservation » et que nécessitèrent les grandes foires à Lyon dans les dernières années du xv^e siècle ».

Nous félicitons à notre confrère.

SAINT-POTHIN.

(1) *La Juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime : Étude sur la Conservation des privilèges royaux des foires de Lyon (1463-1795)*, par J. Vaesen, ancien élève de l'école des Chartes. Lyon, Aug. Brun. 1879 in-8.



CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

L'on vient de placer au musée des antiques, au-dessous de la célèbre table de bronze trouvée à Lyon en 1528, une traduction du discours qui y est gravé et que l'empereur Claude prononça pendant sa censure pour appuyer la demande faite par la Gaulle chevelue d'avoir le droit de fournir des membres au Sénat romain.



Nous espérons pouvoir annoncer dans le premier numéro du Journal quelques ventes importantes, mais aucune jusqu'à présent ne nous a paru devoir intéresser les lecteurs du *Monde Lyonnais*. Cependant nous croyons devoir signaler pour lundi 29 courant à une heure, la vente de l'atelier de feu M. Joseph Guichard, ancien conservateur des musées de peinture de la ville de Lyon.



Avant-hier jeudi a eu lieu la vente des diamants et bijoux dépendant de la succession de M^{lle} Marie-Rose Lehouchu, très connue dans le demi-monde lyonnais.

BRITANNICUS.

CAUSERIE MUSICALE

J'e me suis institué défenseur attitré de l'aimable directeur qui préside aux destinées de notre première scène musicale. Je n'en suis pas fâché, oh non, mais je crains que cette tâche ne soit peut-être au-dessus de mes forces. Il ne manque pas de détracteurs. « La critique est aisée... » Ce n'est assurément pas un critique qui a le premier lancé cet aphorisme impertinent ; — mais je conviens pourtant que l'art est difficile.

La troupe de notre Opéra est complète moins le ténor cependant, et c'est incessamment que les débuts d'un fort vont avoir lieu. C'est le directeur qui l'affirme.

M. Richard ne nous aurait pas déplu comme ténor en double. Mais on avait fait trop d'honneur à sa modestie et il est bien entendu qu'il n'est la doublure de personne. C'est lui-même qui l'affirme dans une lettre tirée soigneusement à peu d'exemplaires et qu'il a fait parvenir à beaucoup de nos confrères ; mais l'ingrat n'a pas daigné nous adresser une de ces petites merveilles typographiques, au point de vue du style surtout.

Ce qui ne m'empêche pas de rendre pleine et entière justice à M. Richard. Il chante avec beaucoup de goût, dit juste et avec expression, joue en homme expérimenté et qui connaît à fond les ressources du métier. C'est surtout le ténor des quatrièmes actes. Sa voix a besoin d'être échauffée pour sortir victorieuse des difficultés de la partition ; il s'est fait une façon de voix toute particulière qui n'est ni de poitrine ni de tête, une sorte de voix mixte, qui n'est pas dépourvue de charme. Mais voilà, il lui est

absolument interdit de soutenir seul un répertoire aussi fatigant que celui de l'Opéra. Est-il donc possible de le garder, avec toutes ses prétentions ? Le public aura prononcé quand paraîtra cet article. Pour moi, je le garderais comme double d'un fort, ce qui nous ferait un double ténor, oiseau dont nous avons le plus grand besoin.

On a renvoyé à Besançon ou ailleurs le baryton d'opéra-comique, très insuffisant, qu'on nous avait offert en échange d'Auges. Sera-t-il donc impossible de pourvoir à son remplacement, et les barytons vont-ils devenir aussi rares que les ténors ?

Nous avons un chanteur Falcon de grand mérite, M^{lle} Roux, un baryton jeune et à la voix puissante, M. Séguin, une basse dont le timbre superbe résonne puissamment dans les cordes basses, s'il laisse à désirer dans les notes élevées, M. Montfort : ce sont là des éléments de succès pour le grand opéra, si nous pouvons mettre la main sur un ténor même passable.

Deux chanteuses légères d'une grande réputation, mais d'un mérite différent, MM^{mes} Devriès et Lacombe-Duprez, apportent à cet ensemble le concours réel de leur talent, Les artistes secondaires, MM. Gérard, Hamilton, Ediliny, MM. Baecine, Barbe, Nerval, Reine, Sernin, sont pleins de zèle et de bonne volonté.

Faudra-t-il donc que tout périsse, manque d'un ténor ?

Si avec tous ces éléments, si avec des artistes connus, aimés du public, notre excellent directeur ne réussit pas, à quoi attribuer alors l'insuccès de notre première scène ?

Je ne peux pas, ni ne veux, m'immiscer dans la querelle de l'administration avec ses artistes. Il y a quelque chose à faire, quelque chose à tenter, une solution à trouver.

Que les consuls veillent, et ne laissent pas périliciter un théâtre qui ne demande qu'à marcher. Nous avons eu, depuis le commencement de la saison, quelques représentations dignes du théâtre de Lyon. Nous y reviendrons dans un numéro prochain. Ces représentations sont dues en partie à MM. Baux, Duprez, Gérard, à MM. Seguin, Montfort, Bacquin, Barbe, Sernin. Sans les ténors, nous aurions pu faire voile du côté du succès.

En deux mois, nous avons assisté à la déroute ou à la défaite de trois d'entre eux. Il est temps d'enrayer sur cette voie dangereuse, si nous voulons faire quelque chose de sérieux, et monter une œuvre nouvelle de quelque valeur, ou remonter une œuvre ancienne, avec tout le soin et l'éclat nécessaires à une ville qui n'a pas encore déchu de son ancienne splendeur, et que l'on voudrait en vain faire descendre au niveau des scènes de troisième ordre. D'accord avec tous nos confrères de la grande et de la petite presse, ce jour-là, nous essayerons d'arrêter ce mouvement de décadence.

OCTAVE D'HAULT-RÉMY.



REVUE DRAMATIQUE

Les drames se suivent et ne se ressemblent pas. La *Bouquetière* paraissait une pièce passable, jouée d'une façon satisfaisante. Les *Étrangleurs* ne méritent pas même l'honneur de la critique; mais leur interprétation a été fort remarquable. Nous ne parlerons donc pas des cinq actes de M. Belot, découpage maladroit opéré dans un roman médiocre par un auteur surfait; nous ferons grâce au lecteur de ces douze tableaux, où la pièce se traîne si lentement, qu'on pourrait, sans que l'action en devint moins claire, en supprimer cinq ou six. M. Belot a réussi à faire un drame populaire, c'est-à-dire parfaitement ennuyeux et invraisemblable.

Par contre, la troupe de la Porte-Saint-Martin a fait merveille. C'est une observation curieuse, que le drame historique, par ses souvenirs, soutient l'auteur et écrase les acteurs; que le drame bourgeois au contraire, presque sans vie à la lecture, reprend sur la scène une réalité dont l'acteur seul peut se vanter. M. Taillade (Jagon) a fait sur la salle une impression saisissante, soit quand il expose sa vie et ses désirs (quatrième tableau) avec des accents d'une vérité poignante, soit dans la scène de la Roquette où son jeu muet a été fort applaudi. La redingote râpée de Jagon lui va mille fois mieux que la casaque de Jacques Bonhomme. Il a composé son rôle avec cette modération, et par suite, avec cette puissance d'effets que nous lui souhaitions dans notre avant-dernière chronique.

MM. Fabrègues et Montal (Robert de Meillan, Lorenz), dans des rôles très ingrats et mal écrits, ont été passables: c'est tout ce que nous pouvons dire. M. Perrier (Blanchard) a été fort remarqué dans son interrogatoire et le juge d'instruction s'est composé un excellent masque de froideur magistrale.

M. Octave et M. Antoine (Courtès et Vañnoy) ont à maintes reprises déridé la salle. Nous reprocherions peut-être au premier d'avoir un peu forcé la note de l'excentricité, si le caractère même de la pièce n'était pour lui une raison d'absolution.

A pièce triviale effets vulgaires.

Nous avouons que notre faible pour M. Laray s'accroît chaque jour. On a beau nous répéter. Que trouvez-vous donc de merveilleux dans cet homme? il est correct, bien en

scène, soigneux de ses effets, il doit apprendre ses rôles devant une glace; mais point de cette chaleur, de cette *furia* qui fait les grands artistes. — Oui, mais il est naturel, vrai de la vérité de tous les jours, sans une seule exagération dans le geste, l'accent ou la physionomie. Est-il bien sûr qu'un scélérat comme Jagon, amené à la Roquette entre deux inspecteurs de police, aurait le jeu de M. Taillade, au talent duquel nous rendons cependant pleinement hommage? tandis qu'il est certain que le jardinier Papin, en face de cette franche coquine qui a brisé sa vie, détruit son honneur, tiendrait dans la réalité de la vie le langage même de M. Laray. Après tout, c'est notre opinion que nous écrivons: c'est tout ce qu'on peut demander à un critique.

M^{me} Moreau (Mathilde Simonest) avait un rôle détestable, elle en a tiré un certain parti. Nous louons beaucoup en elle la façon très réaliste dont elle se laisse étrangler.

Sophie Blanchard devrait bien demander à son mari le moyen de modérer ses effets. Par contre Jeanne Guérin peut donner à tout le monde le secret d'une grande fraîcheur de jeunesse, d'un joli visage et d'un jeu très distingué: elle avait trouvé en M^{lle} Hadamart une charmante compagne.

M^{me} Patry nous a monté une grande Florine absolument nature. Elle a admirablement interprété ce rôle de courtisane sans cœur mais non sans reproche. Ses galants costumes ont été appréciés. Notons l'expression indéfinissable de son sourire quand elle veut faire écrire à son ex-mari une petite ligne aussi perfide qu'elle-même. On en avait le frisson. Quand nous aurons parlé de M. d'Herbilly et de M. Dervaud, nous aurons tout dit Ah — mais non: et ce brave général (M. Courcelles) que nous allons oublier! Peste! quels jurons, quelle voix, quelle tournure, quels rhumatismes, quelle vieille branche en un mot! On a beaucoup ri, tout le monde sentait qu'avec ce brave soldat la patrie n'était pas en danger, parce qu'il était prêt à mourir pour elle.

De plus en plus courageux, M. Simon. Du reste; les décors sont merveilleux, la mise en scène très soignée, et de drame populaire en drame historique, traversant la féerie, nous passerons gaiement notre année.

PHILINTE.

SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — Mardi dernier, brillante séance à l'Académie. M. Lortet a communiqué, en partie, le résultat des fouilles qu'il vient d'exécuter en Syrie sous le patronage du gouvernement français. Les recherches dirigées principalement au nord de Tyr, ont amené à la surface du sol de nombreux vestiges préhistoriques. Ces débris attestent manifestement que, dans la Syrie ancienne, l'art phénicien atteignit un grand développement. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que les bijoux que portent les femmes du pays, les

lampes dont elles font usage, rappellent les formes les plus anciennes. Il semble que, dans ce coin de terre prédestiné, les traditions se soient respectueusement conservées depuis les temps les plus reculés. Ajoutons que, grâce au dévouement de notre savant compatriote, le musée anthropologique de Lyon va s'enrichir de toutes ces nouvelles découvertes.

CLUB-ALPIN FRANÇAIS, SECTION DE LYON. — La section de Lyon, du club français a tenu sa séance mensuelle du 9 novembre dernier sous la présidence de M. Louis Vignet, vice-président, remplaçant M. le docteur Lortet.

M. Adolphe Benoist a raconté en termes pittoresques son récent voyage à travers le massif si peu exploré du Pelvoux; après avoir fait traverser à ses auditeurs le plus long glacier de France, celui de mont de Lans, entre l'Oisans et la Grave, dont l'accès est aujourd'hui sûr et agréable depuis que le Club-Alpin de Briançon l'a couvert par un magnifique refuge, M. Benoist décrit l'ascension de la Grande-Ruine, belvédère admirable relativement accessible et supérieur à tous ceux trop décrits et trop connus de la Suisse.

De la Grave, M. Benoist traverse le col Lombard assis entre les Hautes-Alpes et la Savoie et fait la deuxième conquête de l'aiguille d'Arves centrale; le prodigieux et splendide massif formé par ces aiguilles est à peine connu depuis dix ans.

M. Mathieu fait ensuite une savante conférence sur la production des épreuves positives sur verre et décrit une nouvelle application de la photographie stéréoscopique par transparence.

ARGUS.

CAUSERIE ARTISTIQUE

LA MAISON DUSSUC

Dans la rue de la République, entre un marchand d'habillements confectionnés et un marchand de chocolat, vient de s'ouvrir un véritable musée, car le nom de magasin ne saurait convenir à cette intéressante exposition de merveilles.

Les yeux du spectateur ébloui ne savent de quel côté se tourner, au milieu de tant de jolies choses, et nous allons servir de guide à nos lecteurs, qui tous voudront voir ce nouveau paradis des yeux.

La maison Dussuc est déjà connue de tout un chacun qui s'occupe du plaisir délicat de choisir avec goût et intelligence les compagnons inséparables de tout foyer artistique et ami. On ne peut laisser à un étranger le soin de nous entourer de ces bibelots de prix et de tous ces mille petits riens qui font le charme des intérieurs.

Dans la maison Dussuc, on peut entrer en confiance et choisir depuis les prix les plus humbles jusqu'à des prix élevés.

Ce que nous avons trouvé de plus remarquable, c'est la collection des objets japonais anciens et modernes. Il y a des cloisonnés merveilleux et du plus grand prix. Il faut admirer le fin du travail, qui ne peut venir que de ces illustres inconnus qui passent un temps considérable à faire revivre les couleurs éclatantes de l'émail dont le secret semble perdu de nos jours.

L'art de l'émailleur est sans doute né du désir d'imiter des incrustations de pierres précieuses ou de pâtes colorées fixées à froid dans les cloisons de métal.

Les Japonais ne connaissent pas de rivaux dans cet art tout de patience et de talent, que personne ne songe à égaler en Europe. Nous connaissons d'autres procédés plus expéditifs mais aussi l'éclat des cloisons le cède à ces ouvriers exotiques, si le dessin nous paraît plus correct.

Il y a chez M. Dussuc deux grands boucliers, représentant des chimères horribles, se contournant en mille dessins bizarres et capricieux, et deux guerriers porteurs de la bannière du mikado, qui font des grimaces les plus réjouissantes du monde.

Ajoutez à ces miracles de l'art des ivoires, des laques incrustées de nacre et d'ivoire et de métaux précieux; des bronzes niellés d'or, d'argent et d'émail, et des porcelaines Satzouma dont un brûle-parfum, au couvercle de dragons hurlants, qui est un des échantillons les plus extraordinaires de l'art céramique au Japon.

La Chine ne nous offre pas moins de merveilles à admirer. Outre les cloisonnés, qui n'ont pas pourtant la douceur de tons, la finesse de coloris des cloisonnés Japonais, il y a des bronzes d'un modelé étonnant et d'un style qui rappelle le plus beau temps de la Grèce et de Rome, qu'ils ont probablement précédés dans cette voie artistique.

Il y a surtout un bronze à cire perdue, dont la forme est des plus élégantes. Les anses du vase sont formées par la réunion de diverses branches de nénuphar du dessin le plus pur. Au milieu du vase, de petites grenouilles très finement modelées; au pied, entre deux touffes de plantes aquatiques, deux jolies petites tortues levant leur tête carrée comme pour appeler la pluie, et dont l'écaïlle niellée d'argent, reluit au soleil.

Ce que nous avons encore admiré, ce sont les meubles en bois d'ébène sculptés, fouillés, évidés à jour par de véritables artistes; des miroirs en bois dur, dont le cadre est une dentelle découpée à jour et reproduisant des scènes de la vie chinoise; des tables à thé, des guéridons, des meubles incrustés du Tonkin, des broderies chinoises, à rendre jalouses nos plus célèbres ouvrières lyonnaises en ce genre, et des écrans de broderies anciennes avec la doublure du temps; tous les échantillons enfin de la porcelaine la plus fine de Nagasaki, sans compter les ivoires de la même provenance.

Ce n'est pas seulement la Chine et le Japon que nous pouvons admirer chez M. Dussuc, c'est aussi l'art moderne dans ses plus récentes manifestations. Quelques morceaux authentiques de pur saxe, véritables meisen, qui tenteront les amateurs. Un orchestre de singe en saxe composés du chef d'orchestre et de seize exécutants, qui charmeront les yeux sans étourdir l'oreille.

Puis des cristaux modernes de toutes formes, de toutes couleurs et de tous prix; des bronzes modernes, des laques de France, pas aussi beaux, mais bien meilleur marché que ceux du Japon; les plus récents produits de la maison Majorelle de Nancy, maison artistique de premier ordre; les faïences et toute la verrerie émaillée de la non moins célèbre maison Gallé de Nancy.

Enfin une collection très complète de barbotines en relief et de barbotines plates, véritables tableaux de fleurs et de fruits. Quelques chefs-d'œuvre de Jean ou de Lafond, artistes déjà connus, déjà célèbres, médaillés aux dernières expositions, et qui ont su faire des merveilles dans un genre que l'on croyait perdu et qu'ils ont ressuscité à nouveau.

Commandeur de BRONZE.

Le Gérant: HENRY BONNET

39, rue de la République, 39

E. D U S S U C

COLLECTION

❁ D'OBJETS + JAPONAIS ❁

ANCIENS ET MODERNES

Cloisonnés, Bronzes fins, Porcelaines rares, Laques et Ivoires, etc.

❁ CHINOISERIES ❁

Meubles en Ébène

et Meubles en Bois de Fer incrusté. — Cadres en Bois sculptés

Émaux cloisonnés, Porcelaines, Broderies anciennes

❁ GRAND + CHOIX + D'ARTICLES + DE + LUXE ❁

Faïences, Cristaux émaillés, Porcelaines de Saxe

E. D U S S U C

39, rue de la République, 39

Ouverture

DES MAGASINS

DE CURIOSITÉS, FAIENCES

PORCELAINES

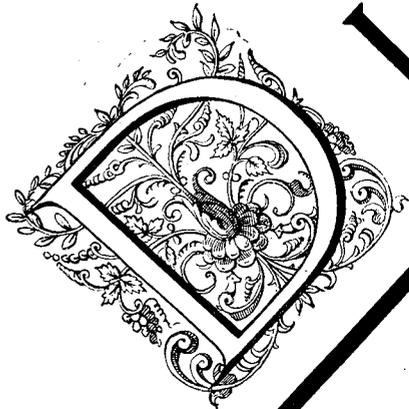
ET

CRISTAUX



BRONZES

OBJETS D'ART



USSUC

39

RUE DE LA

République